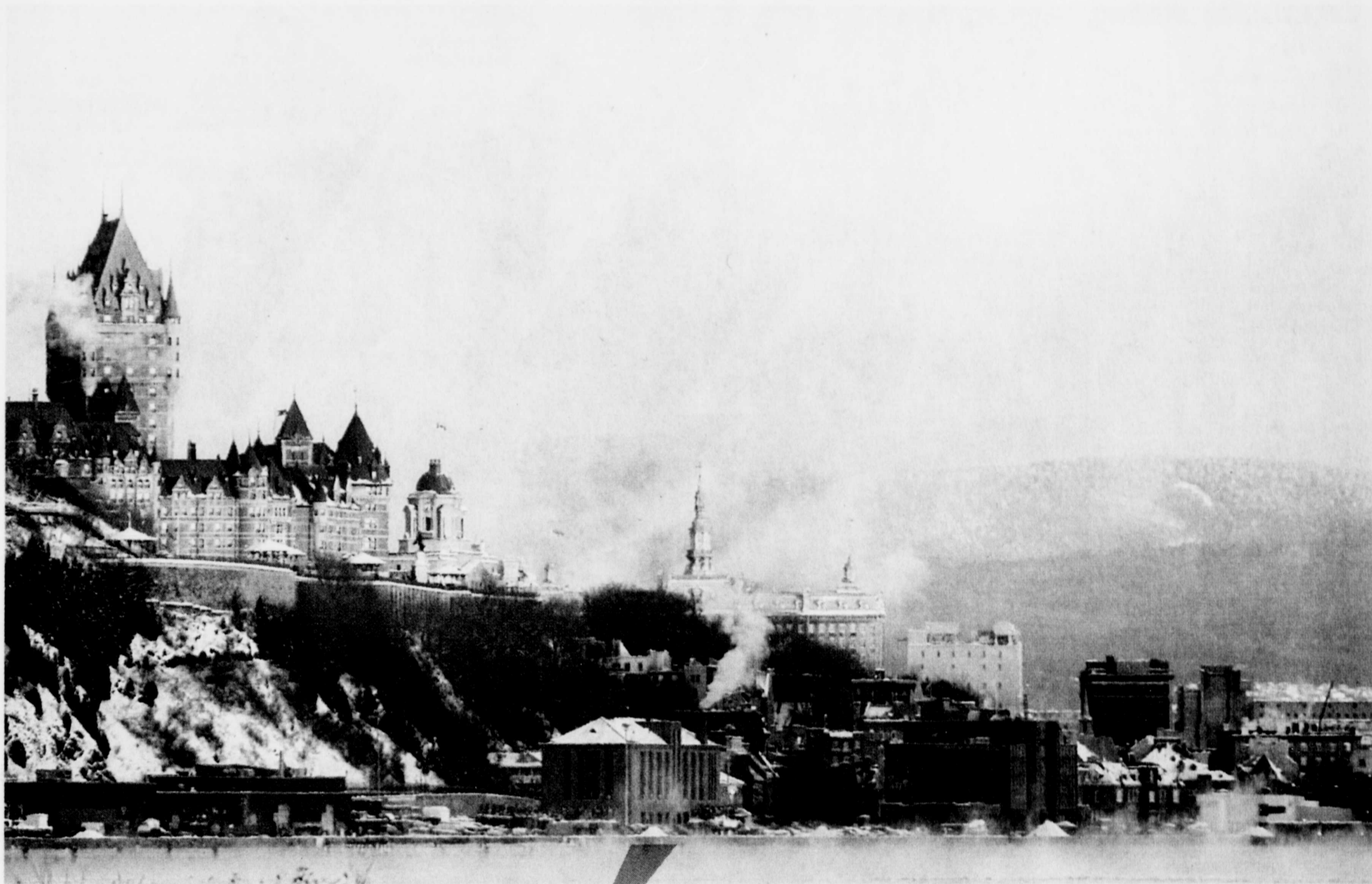


ZOOM

Pendant 24 heures, le jeudi 21 novembre dernier, une équipe de journalistes et de photographes du SOLEIL a visité à sa façon la ville de Québec, fréquenté des lieux connus ou inédits pour prélever quelques fragments de la vie de ses habitants. Un an après les fusions municipales, voici un portrait grouillant et éclaté de la nouvelle ville de Québec, celle de ses rues et du quotidien de ses citoyens.



LE SOLEIL, CLÉMENT THIBEAULT

QUÉBEC

Une journée dans la vie d'une ville

Arrondissement **1**
4h30

Port de Québec, quai 51

Plongées dans la brume qui rampe doucement depuis le fleuve, éclaboussées par la lumière jaune de puissants projecteurs, les structures tubulaires du port semblent sorties d'un film de science-fiction. Dans quelques instants, le pétrolier *Vega Desgagné* va larguer les amarres à destination de Montréal, avec dans ses cales 14,6 millions de litres de carburant diesel. De quoi

faire plus de 292 000 fois le plein d'une voiture!

Aux commandes de l'imposant navire, le capitaine Alain Arsenault s'apprête à rentrer chez lui, pour la première fois depuis un mois et demi. Dans une douzaine d'heures, le capitaine et ses 15 membres d'équipage accosteront au port de Montréal. Un saut de puce, de l'avis même de ces marins rompus à la navigation sur la côte est du continent.

Mais pour l'instant, dans sa cabine de pilotage *high-tech*, Arsenault se concentre sur les délicates manœuvres de départ. « Le fleuve n'est pas difficile à naviguer à cause des tempêtes ou de la grosseur des vagues, confie-t-il. Ici, ce sont les hauts-fonds et les courants qui sont traîtres. La marée ne nous cause pas beaucoup de problèmes.

Nous partirons dès que le bateau sera plein, marée favorable ou pas. »

Sur le quai, le grésillement d'un walkie-talkie vient parfois couvrir le ronronnement des moteurs qui s'échauffent. Dans les vapeurs un peu âcres de fioul et le froid vif, des employés veillent à ce que l'équipement ayant servi au chargement soit rapidement évacué des lieux. La routine habituelle, dans un port où environ un millier de navires ont accosté en 2001, parmi lesquels on dénombrait près de 400 pétroliers. **Jean-Simon Gagné**

Arrondissement **8**
5h

Biscuits Leclerc, Saint-Augustin

Il fait encore nuit noire et ça sent déjà bon les flocons de maïs grillés et les gaufrettes au chocolat dans le parc industriel François-

Leclerc de Saint-Augustin-des-Desmaures. Une odeur surréaliste dans un endroit qui devrait plutôt dégager des odeurs de camions lourds et de cheminées d'usines.

C'est la faute à Biscuits Leclerc, ses deux usines de production qui fonctionnent jour et nuit et son Centre de découvertes de l'agroalimentaire, appelé L'Aventure Leclerc.

Fondée de façon artisanale par François Leclerc, en 1905, dans la basse ville de Québec, Biscuits Leclerc a explosé en s'installant, en 1986, dans le parc industriel de Saint-Augustin.

Aujourd'hui, l'entreprise compte 430 employés répartis dans cinq usines, dont la dernière en date est située à Williamsport, en Pennsylvanie. Chiffre d'affaires prévu pour l'an prochain: 180 millions\$. Selon le vice-président, Jean Leclerc, l'entreprise exporte sa vingtaine de produits dans une trentaine de pays. Aux États-Unis seulement, elle compte 25 000 points de vente. Et Biscuits Leclerc a réussi l'exploit de creuser son nid, en trois ans, dans le marché fermé des multinationales des céréales.

Autre originalité de l'entreprise: les cinq enfants de Jean-Robert Leclerc, le président du conseil d'administration, travaillent dans l'entreprise.

L'Aventure Leclerc, sorte d'écomusée, a attiré 12 000 visiteurs depuis son ouverture en mai. En plus de sa réussite fulgurante dans l'agroalimentaire, Biscuits Leclerc participe au tourisme régional. On n'avait jamais vu ça dans un centre industriel.

La nouvelle ville de Québec compte 25 zones ou parcs industriels. Selon Florent Bélanger, du Service de développement économique, son administration tente d'orienter les petites et moyennes entreprises vers les zones industrielles du centre-ville. Celui de Saint-Augustin continuera d'accueillir la grande entreprise.

Ce dernier endroit n'a pas encore fait le plein, même s'il accueille déjà 84 entreprises et fournit de l'emploi à 2501 personnes. Outre Biscuits Leclerc, on y retrouve: Général Électrique du Canada, Technologies industrielles SNC, Louis Garneau Sports, Prodair Canada, A.F.G. Industries et Hewitt Équipement. Pour ne nommer que les plus grosses. **Louis-Guy Lemieux**



L'usine de Biscuits Leclerc, dans le parc industriel de Saint-Augustin, fonctionne jour et nuit. Fondée par François Leclerc, en 1905, dans la basse ville de Québec, Biscuits Leclerc a explosé en s'installant à Saint-Augustin en 1986.

LA NOUVEAU VISAGE DE LA VILLE DE QUÉBEC

L'équipe de journalistes qui a participé à la rédaction de ce cahier spécial :

ARRONDISSEMENT 1



Jean-Simon Gagné

JSGagne@lesoleil.com

ARRONDISSEMENT 2



Elisabeth Fleury

EFleury@lesoleil.com

ARRONDISSEMENT 3



Pierre Asselin

PAsselin@lesoleil.com

ARRONDISSEMENT 4



Isabelle Mathieu

IMathieu@lesoleil.com

ARRONDISSEMENT 5



Alain Boucharf

ABoucharf@lesoleil.com

ARRONDISSEMENT 6



Normand Provencher

NProvencher@lesoleil.com

ARRONDISSEMENT 7



Éric Moreault

EMoreault@lesoleil.com

ARRONDISSEMENT 8



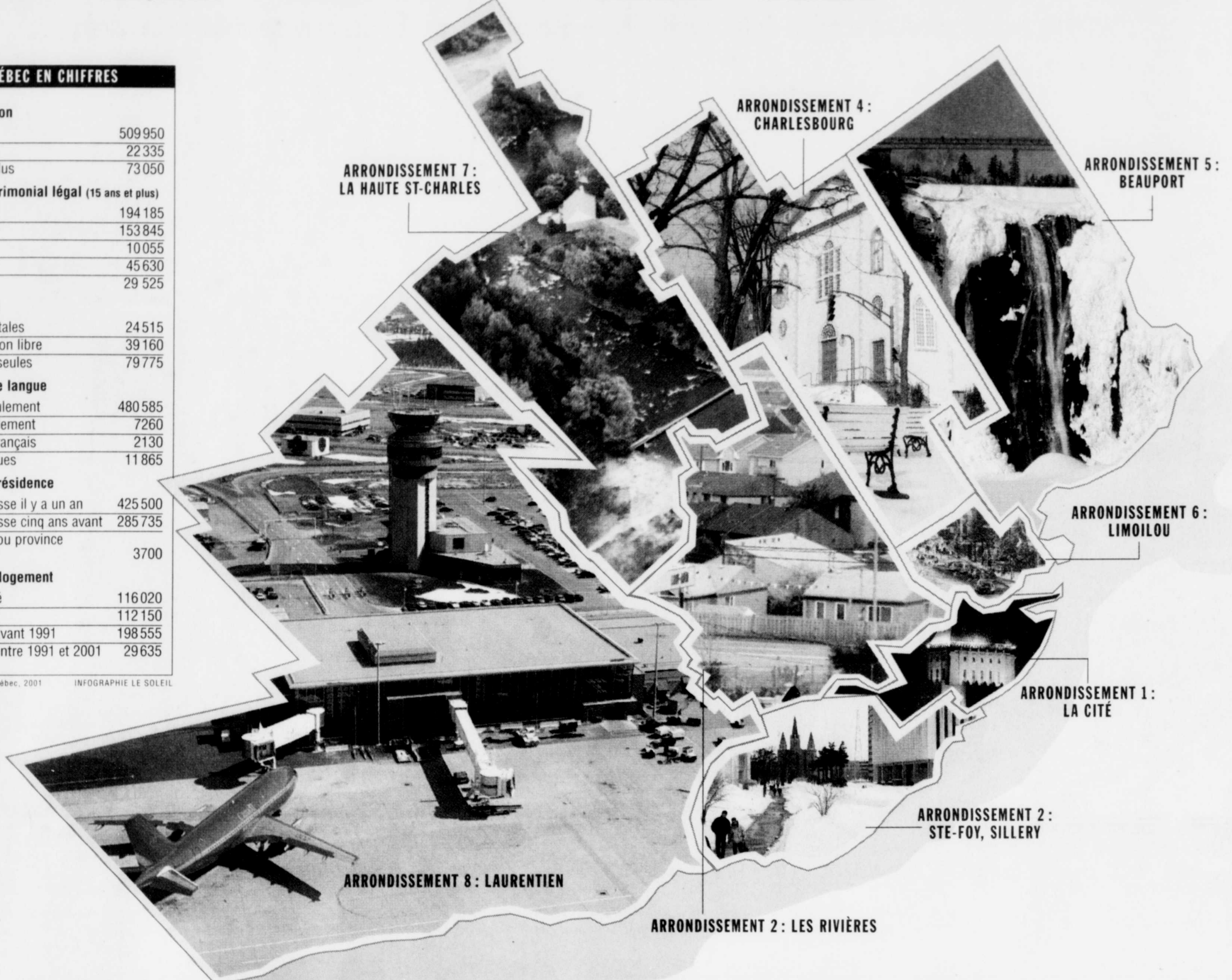
Louis-Guy Lemieux

LGLemieux@lesoleil.com

QUÉBEC EN CHIFFRES

■ Population	
totale	509 950
0-4 ans	22 335
65 ans et plus	73 050
■ État matrimonial légal (15 ans et plus)	
célibataire	194 185
marié	153 845
séparé	10 055
divorcé	45 630
veuf(ve)	29 525
■ Familles	
monoparentales	24 515
couples union libre	39 160
personnes seules	79 775
■ Première langue	
français seulement	480 585
anglais seulement	7 260
anglais et français	2 130
autres langues	11 865
■ Lieu de résidence	
même adresse il y a un an	425 500
même adresse cinq ans avant	285 735
autre pays ou province il y a un an	3 700
■ Type de logement	
en propriété	116 020
en location	112 150
construits avant 1991	198 555
construits entre 1991 et 2001	296 635

Source : Ville de Québec, 2001 INFOGRAPHIE LE SOLEIL



Arrondissement 7

5h30

Rues de Loretteville

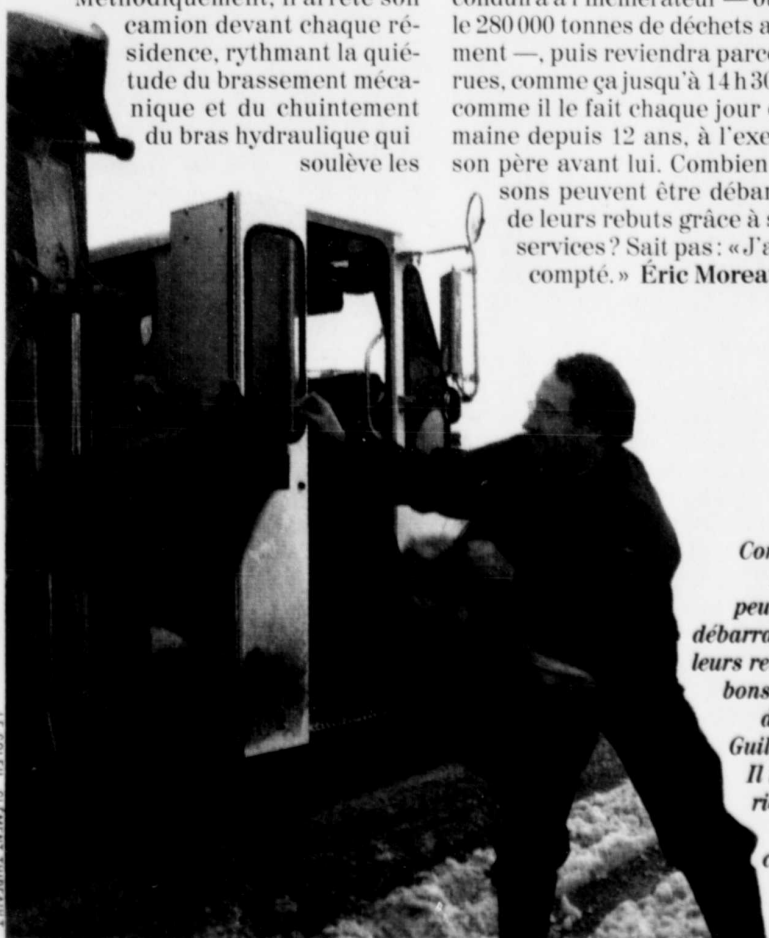
«Un journaliste qui vient faire les vidanges à matin.» Benoit Guillemette n'en revient pas. Mais ne s'en plaint pas. Ça le change de sa routine et de la radio. Car «faut aimer ça, faire ça tout seul». «Ça», c'est le tour des rues pour ramasser les ordures. Depuis six ans qu'il fait sa *run* à Loretteville, Benoit pourrait la parcourir les yeux fermés. Et à 5 h 30, ce n'est pas qu'une figure de style. Mais Benoit est debout depuis déjà une heure. La Ville est assoupie, pas lui. On ne croise pas un chat — sauf les camelots. Rarement, une silhouette se découpe à travers une fenêtre.

Méthodiquement, il arrête son camion devant chaque résidence, rythmant la quiétude du brassage mécanique et du chuintement du bras hydraulique qui soulève les

baes. «Si tout le monde en avait, on serait aux anges.» Bien sûr, même pas besoin de descendre comme avec les saes. Toujours trop pleins, les saes, noirs ou verts. C'est pour ça que le contenu se répand sur la chaussée.

Sur M^{re}-Dumas, il abandonne deux bicyclettes — presque neuves — à leur sort. «Ça brûle pas.» À 6 h 45, alors que le ciel rosit, une madame en pyjama et bottes au pied se dépêche de pousser ses vidanges à la rue. Benoit sourit. Il a l'habitude. Comme de voir des enfants (et parfois même des adultes!) à la fenêtre qui lui envoient la main.

Vers 9 h, son camion sera plein. Il le conduira à l'incinérateur — où on brûle 280 000 tonnes de déchets annuellement —, puis reviendra parcourir les rues, comme ça jusqu'à 14 h 30, 15 h, et comme il le fait chaque jour de la semaine depuis 12 ans, à l'exemple de son père avant lui. Combien de maisons peuvent être débarrassées de leurs rebuts grâce à ses bons services? Sait pas: «J'ai jamais compté.» Éric Moreault



Combien de maisons peuvent être débarrassées de leurs rebuts aux bons services de Benoit Guillemette? Il n'en sait rien. «J'ai jamais compté.»

Arrondissement 8

6h30



C'est l'heure de la traite des vaches chez les Auclair. Les districts de l'arrondissement Laurentien (8) ont une importante partie de leur territoire occupée par des éleveurs et des producteurs agricoles: 84% du territoire agricole et 80% des fermes de la nouvelle ville de Québec se retrouvent dans cet arrondissement.

Ferme laitière Marie-Claire, Sainte-Foy

J'aime le meuglement des vaches, au petit matin, au fond de Sainte-Foy. C'est l'heure de la traite. Nous sommes à la ferme Marie-Claire de la famille Auclair, une ferme laitière située au 377, rang Sainte-Anne, à Sainte-Foy (district Chauveau). La vraie campagne au pied du mont Bélair, au nord de l'aéroport. Les Auclair élèvent un beau troupeau de race Holstein de 110 têtes, dont 58 vaches en lactation. La production laitière représente 90% des revenus de la ferme, où cette famille vit depuis quatre générations.

À Sainte-Foy, il n'y a pas que les «centres d'achats», les bungalows et l'Université Laval qui ont fait l'histoire locale. Il y a aussi des cultivateurs, des éleveurs, des producteurs maraichers, des producteurs de fleurs, etc. Tous les districts de l'arrondissement Laurentien (8) ont une partie parfois importante de leur territoire occupée par des éleveurs et des producteurs agricoles. Dans l'ensemble, 84% du territoire agricole et 80% des fermes de la nouvelle Ville de Québec se retrouvent dans cet arrondissement. Près de 40% de sa superficie est à vocation agricole.

En 1996, l'UPA estimait à 63,3 millions \$ le capital agricole (la valeur marchande) de ces exploitations. En raccourci: 200 producteurs agricoles répartis sur 150 fermes. Revenus à la ferme: 12,4 millions \$ en 2000. Martin Auclair est associé dans l'entreprise avec son frère Luc et son père Henri. Il est le père de quatre jeunes enfants. Il est aussi représentant de l'UPA. Il dit ne pas se sentir encore tout à fait citoyen de la nouvelle ville. «Ça viendra peut-être quand je changerai d'adresse», dit-il avec humour. Louis-Guy Lemieux

Arrondissement 5

6h35

Rue Dubeau, Beauport

Il reste encore une vingtaine de minutes avant le lever du soleil, seulement quelques lumières sont allumées dans les bungalows, mais le jeune Éric Michaud est déjà à pied d'œuvre en cette heure matinale. La tuque enfoncée jusqu'aux yeux, il termine la distribution des journaux dans son quartier, au nord du boulevard Rochette.

Debout vers 5h30 tous les matins de la semaine, le camelot de 13 ans met environ une heure pour porter LE SOLEIL à une quarantaine d'abonnés du secteur. Avec l'argent que ce petit boulot lui rapporte, l'élève de l'externat Saint-Jean-Eudes, dans l'arrondissement voisin, celui de Charlesbourg, ne fait pas de folies. «Je me paye des petites choses.» Un gars sérieux et responsable, notre Éric...

La distribution des journaux représente souvent le premier travail payant pour un adolescent. Pour un quotidien, il s'agit d'une main-d'œuvre précieuse et indispensable. LE SOLEIL compte environ 950 camelots dans la ville de Québec, dont 125 dans l'arrondissement Beauport.

Normand Provencher

Arrondissement 4

7h30

Terminus du zoo

Au coin de la rue de la Faune et du boulevard du Jardin, à Charlesbourg

Le métrobus 801 est quasi vide. Difficile de croire qu'au même moment, près de 30 000 personnes se font promener dans l'un des 400 autobus du Réseau de transport de la Capitale.

La blonde chauffeuse a les traits encore bouffis de sommeil. Trois ados sont installés sur le dernier banc et se racontent les mésaventures d'un de leurs «potes». Deux dames chaude-



LE SOLEIL, STEVE DESCHÊNES

Dans la voie réservée, le trafic automobile de plus en plus dense ne se fait pas sentir.

ment habillées lisent, la sacoche sur les genoux. La circulation se fait de plus en plus dense sur le boulevard Henri-Bourassa, mais avec la voie réservée, rien n'y paraît.

Arrêt au terminus Charlesbourg. Des cégépiens montent, un café fumant à la main. À la 41^e Rue, l'ancienne frontière Québec-Charlesbourg, trois jeunes travailleurs montent, leur dîner dans un sac thermal. Une jeune femme regarde ses photos de voyage. Il flotte dans l'autobus un faible mais agréable mélange de parfum et de laine. On entend les grincements dus aux cahots.

Huit heures 15, le parlement est en vue. Sur le chemin du retour, le chauffeur Alexandre Maltais sourit sous sa moustache, salue chacun de ses passagers et joue les pères poules. «Si je vous laisse descendre ici, vous allez faire attention?» demande-t-il à une femme qu'il doit laisser à quelques pas de l'arrêt, à cause d'un camion mal stationné.

Chauffeur depuis 23 ans et demi, Alexandre Maltais connaît tous les nids d'autruche — «le pire, c'est sur René-Lévesque, de Holland à Joffre». Il peste aussi contre les arrêts mal déneigés. Mais tant qu'il pourra taquiner «ses p'tites madames du ministère du Revenu», la vie sera belle.

Isabelle Mathieu

6h57

Garderie de l'école Saint-Pie-X, coin 25^e Rue-Champfleury, Limoilou

Un premier couple de parents laisse descendre la petite fille Audrey, cinq ans, dans la cour de l'école Saint-Pie-X. Ils sont pressés, le boulot les attend. La garderie n'ouvre qu'à 7h15, mais la petite à l'habitude, elle dépose son sac à dos sur un banc et va grimper dans le module de trapèze multicolore.

Quelques minutes plus tard, c'est Stéphane Tremblay qui y amène sa fille Marie-Ève, puis «la» peintre en bâtiment Sylvie Boudreault —son

métier est signé sur sa salopette! — qui y amène ses deux petits. Puis les Bosniaques, puis les Chiliens, puis les Ivoiriens, puis les Vietnamiens, etc.

Cette école en particulier — 30% d'immigrants et une quarantaine d'ethnies — et le quartier Saint-Pascal en général comptent le plus grand nombre de néo-Québécois au pouce carré de toute la région... dans un arrondissement qui compte lui-même la plus forte densité de population:

45 000 habitants sur huit kilomètres carrés seulement.

Les gros HLM de Place Bardy, entre autres, sont de véritables courttepintes ethniques, dans un arrondissement où la majorité des résidents ont eux aussi un voisin en dessous, au-dessus ou de l'autre côté du mur, quand ce n'est pas les trois à la fois.

L'enseignante en garderie Martine Hamel a elle-même complété son cours primaire à l'école Saint-Pie-X. Elle y a fait son stage d'étudiante, «par

choix», dit-elle. Puis elle y fut embauchée, pour son plus grand plaisir.

À 8h20, la grosse cloche sonne. Ce qui veut dire que tous les bouts de chou de Martine s'en vont en classe de maternelle ou de pré-maternelle. La jeune femme prend alors congé jusqu'à 11h. L'après-midi, elle repartira à 13h, pour revenir entre 14h45 et 17h45. Horaires brisés? «Il me faut ces pauses, soupire-t-elle. Sans quoi je casserais en morceaux.»

Alain Bouchard



LE SOLEIL, STEVE DESCHÊNES

Le petit Jean-Philippe Stéphane, un Québécois d'origine ivoirienne, avec l'éducatrice Martine Hamel, qui a elle-même étudié à l'école Saint-Pie-X avant d'être embauchée plus tard à la garderie. Cette école en particulier et le quartier Saint-Pascal en général comptent le plus grand nombre de néo-Québécois au pouce carré de toute la région.

Arrondissement 7

8h



LE SOLEIL, CLÉMENT THIBEAULT

La policière Sarah Coup-Fabiano, en compagnie de Sonia Couture, du Centre de santé de la Haute-Saint-Charles, de Johanne Laflamme, de Violence Info, et de deux employées de la caisse populaire, lors d'une rencontre d'information sur les abus financiers dont sont victimes les personnes âgées.

Dans un restaurant du boulevard de l'Ornière

À sous-sol d'un restaurant aux tons pastel du boulevard de l'Ornière, Sarah Coup-Fabiano participe depuis une demi-heure à une rencontre d'information sur les abus financiers dont sont victimes les personnes âgées, soit entre 4% et 7% d'entre elles. Souvent, explique la policière à la quarantaine de personnes, les abuseurs ont aussi leur part de problèmes. «Il ne s'agit pas d'une chasse aux sorcières mais bien de proposer de l'aide.»

Voilà qui cadre bien avec l'approche communautaire qu'elle a fait sien, au point d'aller jusqu'à écrire des pièces de théâtre dans laquelle elle joue aussi: «Ça me prend des projets.» Tant mieux, c'est aussi le dada du chef Daniel Langlais. Et même après une dizaine d'années, elle ne s'en lasse pas. «J'ai beaucoup d'espace pour la créativité. Je veux toujours aller de l'avant.»

Oubliez la caricature de la grosse police moustachue, bourru et autoritaire. Féminine — elle porte un rouge à lèvres discret qu'elle enlève après la présentation — et enjouée, M^{me} Coup-Fabiano croit aux vertus de la prévention et au partenariat. Plus qu'une méthode de travail, le contact avec les gens — qu'elle adore visiblement — est une philosophie d'intervention, qui ne fait pas l'unanimité et qui est pratiquée à des degrés divers à Québec. La policière sait bien que cette proximité contribue à redorer un blason souvent terni. Peu importe. Seuls les résultats comptent, même intangibles.

Mais quand ses actions portent leurs fruits, si petits soient-ils — comme ce garçon qui apprend à socialiser après la visite de la policière dans une garderie pour parler des «inconnus» —, «c'est le plus beau cadeau qu'on peut m'offrir». Éric Moreault

Arrondissement 2

8h20

Dans les rues de Lebourgneuf

Nous circulons dans Lebourgneuf, d'abord sur Bouvier, ensuite sur Pierre-Bertrand. On s'attendait à voir des bouchons, il n'y en a aucun. Pas de problèmes non plus sur Lebourgneuf. On se stationne au nouveau Wal-Mart, dans le secteur du boisé de l'Escarpement. Une partie des chênes d'Amérique qui poussent à la limite du boisé est disparue pour faire place à un autre commerce. On est à l'angle du Vallon-Lebourgneuf et on n'a toujours pas vu de bouchons. Le moment pour en voir était sans doute mal choisi.

Faisons donc une tournée des rues résidentielles de Lebourgneuf, où les citoyens se plaignent du passage trop fréquent d'automobilistes pressés de rentrer chez eux ou d'aller travailler. Des plaintes qui ne sont d'ailleurs pas étrangères à la décision de prolonger l'autoroute du Vallon, au coût de 30 millions\$. Encore là, on dirait qu'on est venu trop tard puisque les rues sont assez désertes.

Le prolongement de l'autoroute du Vallon devrait, paraît-il, permettre d'accélérer le déplacement entre Québec et la banlieue nord. Pour les résidents de Lebourgneuf, il semble qu'il soit préférable de vivre entre le boulevard Saint-Jacques et deux autoroutes que d'endurer le flot d'automobiles qui font du tortillage dans leurs rues...

L'organisme Vivre en ville et les écoles se sont opposés au projet, mais ils n'ont pas trouvé d'oreille. Pour Vivre en ville, le prolongement de l'autoroute du Vallon est une incitation à l'étalement urbain. «Une augmentation de l'offre de transport individuel entraîne inévitablement une augmentation du nombre d'autos, de sorte qu'au bout de 10 ans, on se retrouve avec un nouvel engorgement», arguait aussi l'organisme. Quant aux environnementalistes, ils comprennent mal comment le prolongement d'une autoroute peut justifier la destruction d'une partie du boisé de l'Escarpement.

Élisabeth Fleury

Arrondissement 3

9h30

Résidence St. Brigid's, chemin Saint-Louis

Madame Mainguy est assise dans une berceuse avec une poupée, convaincue que c'est un vrai bébé. Il n'y a pas de raison de s'apitoyer, au contraire. À l'étage où elle et d'autres personnes atteintes par la maladie d'Alzheimer vivent, ces patients retrouvent leur dignité. « Quand ils sont arrivés ici, des patients étaient contentionnés et nourris, raconte Marie Robitaille, infirmière. On en avait fait des handicapés. En 48 heures, ils avaient retrouvé la capacité de manger seuls. »

Il fut un temps où les gens arrivaient à St. Brigid's avec leur propre automobile et leurs bâtons de golf, se souvient-elle. Plus maintenant. La liste d'attente est longue et les cas de plus en plus lourds.

St. Brigid's existe depuis 149 ans, et c'est une référence pour la communauté anglophone de Québec. « I wanted to come here. If I wasn't going to St. Brigid's, I wasn't going at all », raconte Catherine Travers-Ferland. Petite-fille d'immigrants irlandais de Dublin, établis à Saint-Sylvestre, elle a élevé sa famille à Québec, en face du fleuve, boulevard Champlain, sur la chaise roulante qui la suit depuis qu'elle a eu la polio, ou sur la chaise berçante que lui avait spécialement fabriquée son mari.

Sur les 162 lits de la résidence, un peu plus de la moitié sont occupés par des anglophones. Il y a à peu près 12 500 Québécois anglophones, 2% de la population, à Québec, et contrairement à ce qu'on croit, ils ne sont pas tous à Shannon ou à Sillery, souligne Helen Walling, directrice générale de Voice of English Québec. Ils habitent aussi bien Saint-Augustin que Cap-Rouge. La décroissance est arrêtée mais les jeunes quittent encore la région après le cégep et ce sont les nouveaux arrivants qui assurent la stabilité du nombre. **Pierre Asselin**

Arrondissement 5

10h

Avenue Saint-David

Ça marche rondement sur le chantier de construction de la sixième phase du Square Saint-David. Des grues, des bétonneuses, des camions qui font Bip! Bip! Bip! lorsqu'ils reculent, beaucoup d'ouvriers, bien entendu, comme Yves Champagne, des Constructions Richard Arsenault.

Tout ce beau monde s'affaire à la construction d'une unité de 107 condos, dont les trois quarts ont déjà trouvé preneur, à des prix variant entre 46 500 \$ et 89 000 \$. Doit-on s'en étonner alors que les logements à louer n'ont jamais été aussi rares dans la région de Québec? Le taux



LE SOLEIL, CLEMENT THIBEAULT
Yves Champagne, des Constructions Richard Arsenault, brasse du ciment sur le chantier de la sixième phase du Square Saint-David, à Beauport.

d'inoculation frôle les 0,3 %, le chiffre le plus bas parmi les 26 villes canadiennes où la SCHL compile ces statistiques.

Le président de Gestion immobilière Méga, Dino Duchesne, surfe sur la vague avec son projet du Square Saint-David, qui était sur la glace depuis quelques années. À la faveur des faibles taux d'intérêts et de l'excellente santé de l'économie régionale, ce secteur de l'arrondissement Beauport, en bordure de l'autoroute de la Capitale, connaît un essor immobilier et commercial considérable.

« C'est un coin recherché », note M. Duchesne. Outre le Square Saint-David, on retrouve Les Promenades Beauport et le Power Center, avec ses magasins grande surface, ses restaurants et son cinéma Cinéplex Odéon, un club de golf... Il y a toutefois un revers à ce boom commercial: les magasins des rues du centre-ville, en l'occurrence ceux de l'avenue Royale, doivent mettre les bouchées doubles pour attirer la clientèle. Comme dans la chanson des Colocs...

Normand Provencher



LE SOLEIL, STEVE DESCHÊNES
Marlène Létourneau est la directrice de la bibliothèque Félix-Leclerc, la fierté de Val-Bélair, qui a été inaugurée par le poète de l'île en personne, le 24 septembre 1986.

Arrondissement 8

10h30

Bibliothèque Félix-Leclerc, Val-Bélair

Des enfants beaux comme des dieux, sages comme des images et visiblement enchantés d'être dans un lieu lumineux, environnés de livres. Des enfants heureux de faire l'appren-

tissage de la lecture. Des enfants heureux d'apprendre, est-ce possible?

Oui, c'est possible! Et la scène se passe à la bibliothèque Félix-Leclerc, de Val-Bélair.

Val-Bélair, au nord de la nouvelle ville, est une ville mal-aimée par les gens de l'extérieur souffrant de préjugés. On ne retient souvent d'elle que son bar de danseuses à 10 piastres, l'Entre-Nous, ses chicanes folkloriques à l'hôtel de ville et sa réputation de ville championne des motoneiges et des véhicules tout-terrain en folie. La bibliothèque Félix-Leclerc est le

bon coup du maire Claude Beaudoin, qui a convaincu le grand Félix Leclerc de lui donner son nom en l'inaugurant en personne. C'était le 24 septembre 1986.

Aujourd'hui, cette bibliothèque est, avec raison, la fierté locale. C'est son passeport culturel. Marlène Létourneau est la directrice de cette bibliothèque remarquablement bien construite et tenue. (Œuvre des architectes Poulin et Bisson, son architecture a inspiré celle de l'école secondaire voisine, L'Odyssee. Elle aurait inspiré aussi les bibliothèques de Cap-Rouge et de Saint-Augustin.

Marlène Létourneau est particulièrement heureuse de signaler que la fondation Melinda et Bill Gates a fourni gracieusement 14 ordinateurs de pointe.

Autre objet de fierté: plus de 30% de la population possède sa carte d'abonnement, sans compter la clientèle scolaire. On enregistre 140 000 entrées annuellement et les prêts de documents atteignent 160 000. Pas mal pour une ville de 22 000 habitants. A croire que les gens de la place lisent des bouquins en fonçant en skidoo. **Louis-Guy Lemieux**

Arrondissement 7

11h

Usine de traitement de l'eau

À l'usine de traitement de l'eau potable de Québec, un employé s'affaire à nettoyer les rebords d'un bassin de filtration... avec un boyau d'arrosage! Au fond, des râtaux éliminent les matières accumulées. La pointe du matin est passée, pas celle des activités matinales, mais celle du démarrage de la vie économique, mais rien n'a paru. Car la réserve monte et descend en fonction des pointes.

Tous les jours, pas moins de 140 000 mètres cubes d'eau, puisée dans le bassin d'alimentation d'une trentaine de lacs et de rivières, entre d'un bord et ressort de l'autre, se distribuant dans la ville par la seule gravité (10% de l'eau est pompée). Entre l'eau brute et distribuée, la différence est visible à l'œil nu. De fait, « on essaie d'enlever la couleur », illustre Bertrand Cloutier.

En parcourant son domaine grand comme plusieurs piscines olympiques, le contremaître aux opérations est introuvable. Des produits ajoutés à l'eau (alun, chaux, chlore, ozone, fluor, phosphate) aux mesures de réduction de pression — pour éviter que les conduites éclatent —, ça coule de source. Parlant de source, Québec dispose d'une excellente eau. « Elle est facile à traiter. » Mais ce n'est qu'une des raisons pour lesquelles elle se distingue lors de tests-surprises du gouvernement du Québec. La Ville adhère au programme d'excellence en eau potable et, sans mauvais jeu de mots, la traite aux petits soins. « On est très fiers de la qualité de l'eau qui sort. » Vraiment. **Éric Moreault**

Arrondissement 6

11h17

Incinérateur

Spaceman s'assure, au moyen de sa pelle, que tous les déchets déchargés dans les quatre fosses de l'incinérateur municipal ne restent pas sur les bords. Les éboueurs vident leur camion en coup de vent; ils sont payés à la ram.

Spaceman, c'est Jean-Clément Ferland, 52 ans. Il fut baptisé Spaceman à cause du « costume d'astronaute » qui lui permet de respirer dans la puanteur; et aussi à cause de son verbe très spécial. « Ici, monsieur, je vois passer la consommation de la planète. Ici, monsieur, nous nous rappelons tout le temps que le milliardaire ch... sur le même bol de toilette que le pauvre. »

L'incinérateur brûle une moyenne de 1500 tonnes d'ordures par jour, dont 10% retournent en cendres à Saint-Tite-des-Caps, pour l'enfouissement. Mais pas seulement des ordures. Un camion des Vêtements Louis Garneau Inc. s'y amène soudainement et y vide un tas de casques à vélo imparfaits, à travers des retailles de matériel.

« Vous devriez voir les ordures de Reno-Dépôt, dit Yves Fréchette, l'œil de la Ville à l'incinérateur. Il y aurait de quoi bâtir une maison dans un seul conteneur! »

Ce dernier voit une certaine justice dans le fait que les Québécois soient parfois incommodés par leur incinérateur. « Il cause des inconforts à ceux-là mêmes qui produisent les déchets, dit-il. Tandis que l'enfouissement va causer ses inconforts aux générations futures! »

Alain Bouchard

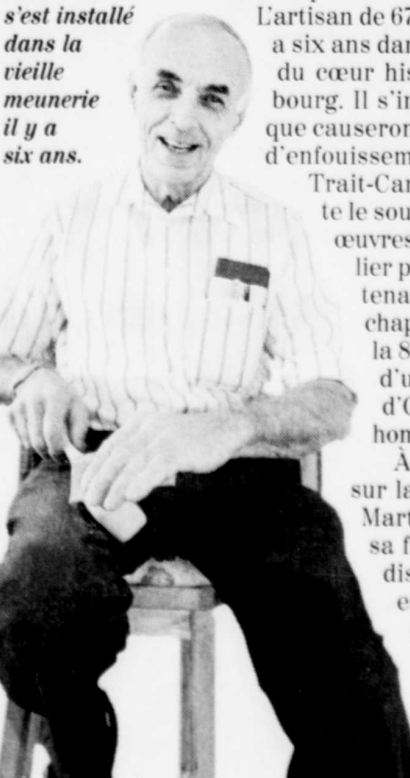
Arrondissement 4



LE SOLEIL, STEVE DESCHÊNES
Le forgeron Philippe Lefebvre à ses ateliers dans un ancien poulailler. Né dans le cœur historique de Charlesbourg, il a aussi été propriétaire du Moulin des Jésuites avant de céder à la Ville, il y a 20 ans.

Rue du Trait-Carré Ouest

Gilbert Michaud s'est installé dans la vieille meunerie il y a six ans.



L'ébéniste Gilbert Michaud range sa ponceuse avant d'aller dîner. L'artisan de 67 ans s'est installé il y a six ans dans la vieille meunerie du cœur historique de Charlesbourg. Il s'inquiète du brouhaha que causeront bientôt les travaux d'enfouissement des fils dans le Trait-Carré. Mais retrouve vite le sourire en décrivant ses œuvres: une huiche à vaisselier pour le Château Frontenac, les portes de la chapelle du cimetière sur la 80^e Rue, l'œil-de-bœuf d'une église de l'île d'Orléans, un vivier à homards.

À quelques pas de là, sur la 80^e Ouest, Michelle Martin nous reçoit dans sa fudgerie Les Mignardises Doucinet. Elle en est seulement à son septième jour d'ouverture, mais déjà, l'engouement est créé. Faut dire que

la maison, bâtie vers 1670 par la famille du colon Jacques Bédard et rénovée par M^{me} Martin et son conjoint, Jacques Thivierge, est absolument paradisiaque. Soixante-dix variétés de fudge agacent l'œil et le nez. Sur les murs, les noms des saveurs sont écrits avec une peinture couleur chocolat. Les tablettes sont couvertes de confitures fines, bonbons et coulis de bleuets. Bientôt, la gentille commerçante passionnée d'histoire accueillera ses clients, habillée en fille du roy, comme Elisabeth Doucinet.

Dans son ancien poulailler transformé en atelier, le forgeron Philippe Lefebvre figole le petit Enfant-Jésus qu'il installera à 55 pieds de hauteur, dans les têtes de ses épinettes. Né dans le Trait-Carré en 1935, il a été propriétaire du Moulin des Jésuites jusqu'à ce que la Ville lui demande de vendre il y a 20 ans. Le forgeron au doux sourire et aux cheveux gris bouclés connaît tout de ce quartier paisible et... sait transformer les fonds de bonbonnes d'aérosol en jolis pieds de chandelier! **Isabelle Mathieu**

LE SOLEIL, STEVE DESCHÊNES

Arrondissement 2

12h30

Maison O'Neill,
boulevard Hamel

Avec son toit à deux versants percé de lucarnes, l'une des plus vieilles maisons du quartier Les Saules contraste drôlement avec la série de maisons préfabriquées qui jonchent le boulevard.

Quatre générations de O'Neill se sont succédé sur ce magnifique site, où on faisait autrefois l'élevage de chevaux sauvages. La Ville de Québec l'a racheté en 1991 et l'a intégré au projet de développement du parc linéaire des rivières Saint-Charles et du Berger.

Mais la maison O'Neill n'est pas qu'une oasis d'histoire et de verdure. La maison O'Neill, c'est aussi le premier chantier urbain pour les jeunes à voir le jour sur le territoire de la nouvelle ville de Québec.

Lors du passage du SOLEIL, cinq ou six jeunes marginaux profitaient de leur pause-dîner pour discuter et écouter de la musique, volume au max. Depuis septembre, ils travaillent, avec une quinzaine d'autres jeunes, au réaménagement des lieux sous la supervision d'un technicien faunique employé par la Société de développement de la rivière Saint-Charles. Pour favoriser leur intégration socio-professionnelle, ils peu-

vent compter sur l'encadrement de deux animatrices et d'une coordonnatrice du Carrefour Jeunesse-Emploi de la capitale. « Le projet permet aux jeunes qui n'ont jamais ou à peu près jamais travaillé d'apprendre à se lever le matin et à avoir un horaire de vie. Outre le travail à l'extérieur, ils doivent, une fois par semaine, participer à des activités d'éducation à la citoyenneté », explique la coordonnatrice, Nancy Emond.

Grâce à ce chantier urbain, François, un jeune décrocheur dans la vingtaine, s'est découvert une nouvelle passion: l'horticulture. « Je réalise de plus en plus que je suis fait pour travailler avec mes mains, à l'extérieur. Après le projet, j'aurais envie de partir ma propre petite entreprise de jardinage », dit-il avec les yeux brillants d'un jeune qui a enfin trouvé sa voie. **Élisabeth Fleury**

Arrondissement 6

12h54

Rivière Saint-Charles

Promenade de la rivière, à deux pas du parc Cartier-Brébeuf, où défilent quelques joggeurs et quelques promeneurs

Une centaine de canards s'ébrouent dans un étang momentanément, entre les grandes plaques de la mince couche de glace du matin, qui est toute décorée de leurs dessins palmés.

Une jeune femme pique-nique sur une table, les deux pieds dans la neige. Le soleil est bon, il fait autour de zéro degré. Au menu: salade de riz et fougasse. « J'ai une audition à 13h15, sur la 1^{re} Avenue », confie Annick

Brosseau, 33 ans, une Sherbrookoise installée à Saint-Antoine-de-Tilly.

Prototype de sa génération, Annick a trois emplois différents et les trois cartes d'affaires qui viennent avec. Mais sa passion est surtout le théâtre. Elle va postuler chez Episode, une jeune entreprise qui organise des soirées Meurtre et mystères. Je la supplie de m'emmener avec elle. C'est OK.

Au sortir de l'« épreuve », elle me raconte. Les deux juges lui ont demandé de vendre un crayon à mine, d'abord pour ce qu'il est réellement, et ensuite dans un sens figuré. « Je me suis mise à le fumer comme une cigarette et à leur envoyer de la fumée dans les yeux sur un air provocateur. » Elle a eu le poste!

Annie est atteinte de sclérose en plaques. « Mais, dit-elle avec son magnifique sourire, j'ai décidé de ne pas être malade... » **Alain Bouchard**

Arrondissement 5

13h35

Parc de la Chute-Montmorency



En lune de miel à la chute Montmorency, Aimée Juan et Oussama Elkoury figurent parmi les quelque 900 000 touristes qui visitent le site chaque année.

LE SOLEIL, PATRICE LAROCHE

Les amoureux sont seuls au monde. Le début d'après-midi, sur le pont qui surplombe la chute Montmorency, Aimée Juan, 28 ans, et Oussama Elkoury, 27 ans, qui se sont mariés quatre jours plus tôt à Montréal, écoutent les dernières heures de leur lune de miel dans la capitale.

Aimée et Oussama figurent au nombre des quelque 900 000 touristes qui, bon

an mal an, profitent de leur passage à Québec pour admirer cette majestueuse cascade de 83 m de haut, une trentaine de plus que les chutes Niagara.

Depuis huit ans, en été, le parc de la Chute-Montmorency devient le point de ralliement de 120 000 amateurs de feux d'artifices. Lorsque le froid s'installe, ce sont les amateurs de sports d'hiver qui y trouvent leur compte. Le

mur de glace et le Pain de sucre font les délices des fervents d'escalade. Le site innove cette année avec le Parc des neiges, juste à côté du Manoir. On y retrouve une patinoire, des glissades et un fort de neige pour les petits.

Les attraits touristiques de l'arrondissement Beauport ne se limitent pas au parc de la Chute-Montmorency. Les amateurs de patrimoine architectural

trouvent aussi de quoi s'émerveiller avec la présence de quelque 500 demeures patrimoniales regroupées dans l'arrondissement historique, sur sept kilomètres, de part et d'autre de l'avenue Royale. Parmi les plus connues, la maison Bellanger-Girardin, dont la construction remonte à entre 1727 et 1735.

Le tourisme à Québec, c'est une grosse business. L'an dernier, les

3,8 millions de touristes qui ont séjourné une nuit et plus dans la région ont laissé dans les commerces et hôtels plus d'un milliard de dollars. Au total, incluant les touristes d'un jour, c'est près de six millions de personnes qui visitent la capitale chaque année. Soixante-cinq pour cent d'entre eux proviennent d'ailleurs en province.

Normand Provencher

Arrondissement 2

14h

Presbytère Duberger

Boulevard Père-Lelièvre, quartier Duberger. D'un côté du boulevard, des immeubles à logements, loués surtout par des immigrants et des gens à faible revenu. De l'autre, des bungalows, dont les résidents sont âgés pour la plupart.

Arrêt au presbytère Duberger, où se trouvent les bureaux de Thierry Gnao. Membre du Regroupement des Africains résidant à Duberger-Les Saules (REGARDS), Thierry Gnao siège au conseil de quartier et à la Table de concertation sur la famille et la jeunesse.

« Duberger-Les Saules est devenu un quartier pauvre en raison du nombre élevé d'immigrants et de gens âgés », note M. Gnao. Selon lui, le quartier compterait entre 100 et 150 Africains. « Ils sont venus s'établir ici à cause de la 87 (l'autobus), qui se rend directement à l'université », explique-t-il.

Après Saint-Sacrement et Limoilou, Duberger-Les Saules est le secteur de la ville de Québec où l'on retrouve le plus d'immigrants (surtout des Africains, mais aussi, dans l'ordre, des Cambodgiens, des Bosniaques et des Vietnamiens).

Selon M. Gnao, l'Africain, « minorité visible », n'aurait pas sa place dans le quartier. « Il y a des familles qui sont chassées de leur logement à cause du bruit occasionné par les enfants, déplore-t-il. Il y a même des propriétaires sournois qui refusent de louer des appartements aux Africains et à plus forte raison à ceux qui ont des enfants. Ça prendrait absolument des HLM et des coopératives d'habitation. »

Les Africains souffriraient également de discrimination de la part des employeurs, soutient M. Gnao. « Et comme si cela ne suffisait pas, ils sentent de la méfiance et de l'hostilité de la part des gens du quartier. Rien pour favoriser leur intégration, quoi! » **Élisabeth Fleury**

15h

Pavillon
Alphonse-Desjardins,
Université Laval

Antoine La Grenade et Roger Tchouateun offrent des marguerites aux étudiants qui passent par là, pour commémorer la victoire, éphémère, des Patriotes, le 23 novembre 1837.

Vous ne trouverez pas moins pure laine que Roger Tchouateun, vice-président du PQ de Laval. Camerounais qui a étudié en France et ne connaît le Québec que depuis le mois de janvier.

« Je suis un citoyen du monde, partout où je vais, les problèmes de société m'interpellent. Je considère que c'est mon devoir de militer pour des causes sociales. »

Antoine La Grenade, lui, ne pourrait pas être plus Québécois. Il a hérité son nom d'un ancêtre, grenadier dans l'armée française, mort devinez où? Sur les plaines d'Abraham, pendant la célèbre bataille qui nous a fait



Dans les souterrains de l'Université Laval. « On ne réalise pas à quel point Laval est une université internationale », affirme l'étudiant Sébastien Béland.

LE SOLEIL, JEAN-MARIE VILLENEUVE

passer du vin à la bière. « J'aimerais travailler à la construction d'un Québec moderne, souverain » et ouvert sur le monde. Sa cinquième année de secondaire, il l'a passée en Chine, puis il est retourné deux fois dans ce pays dont il est tombé amoureux. Il est allé étudier le mandarin l'année dernière à l'Université de Pékin et il prévoit y retourner pour sa troisième année de bac.

Sébastien Béland, lui aussi, vient de tomber amoureux, mais avec Québec. « Si tu vas dans le Vieux-Québec et que ça te laisse froid, c'est parce que t'es frigide! »

Et ce qu'il aime lui aussi, c'est regarder vers le monde. « On ne réalise pas à quel point Laval est une université internationale. Si on veut, on peut faire sa troisième année de bac dans un autre pays. » **Pierre Asselin**

Arrondissement 3

Arrondissement 8

15h30

Rivière
du
Cap Rouge

C'est le secret le mieux gardé de la région... sauf pour les Carougeois.

Petite promenade sur les berges de la rivière du Cap Rouge, près de la belle église Saint-Félix, en compagnie d'André Demers. Ex-conseiller municipal et animateur du Comité sur la rivière du Cap Rouge, M. Demers est de toute évidence amoureux de sa rivière.

Il dit: « C'est déjà l'une des plus belles rivières de la région. Avec un effort concerté de protection, de restauration des berges et de mise en valeur de ses attraits écologiques, touristiques et historiques, ce pourrait être un petit paradis. »

Il signale, entre autres attraits naturels, le marais à scirpes unique qui attirent dans l'estuaire plusieurs espèces d'oiseaux migrateurs et de poissons.

Tout n'est pas rose cependant. Une étude de la firme ECOgénie, rendue publique en avril 2001, signalait des signes de perturbations inquiétants: érosion des berges, mauvaise qualité de l'eau, habitats fauniques dégradés.

La même étude notait heureusement plusieurs attraits écologiques. Les rives de la section coulant à l'intérieur des limites de l'ancienne municipalité ont conservé en grande partie leur caractère naturel en raison des parcs publics voués à la conservation qui y ont été créés.

La rivière du Cap Rouge prend sa source au pied du mont Bélair et se jette dans le Saint-Laurent après un parcours sinueux de 20 kilomètres. Elle subit le phénomène quotidien des marées qui refoule l'eau du fleuve sur un kilomètre.

Il y a 460 ans, Jacques Cartier croyait que l'estuaire de la rivière était le meilleur endroit où s'établir. Les Jésuites ont pensé la même chose 100 ans plus tard.

Le Comité sur la rivière du Cap Rouge a été mis sur pied, en 2000, par le dernier conseil municipal. M. Demers précise qu'on a déjà réalisé des travaux de protection et de mise en valeur. Mais beaucoup reste à faire.

Le chemin et le parc de la plage Jacques-Cartier demeurent l'attrait numéro un. À eux deux, ils font près de cinq kilomètres de marche ou de course, si l'on sait par où passer.
Louis-Guy Lemieux

16h



LE SOLEIL, STEVE DESCHÊNES

Arrondissement 1

Épicerie-restaurant
Lao-Indochine,
quartier Saint-Sauveur

Xayaseng Bouaseng et sa famille achèvent de ranger la vaisselle du repas de midi. De délicats parfums de cumin, de papaye et de gingembre flottent encore. L'heure est à la détente. M. Bouaseng dispose de quelques minutes pour s'asseoir et pour plaisanter sur sa vie, dont on pourrait tirer un roman palpitant.

Car son petit monde a basculé avec la fin de la guerre du Vietnam, au milieu des années 70. « Un nouveau gouvernement s'est installé au Laos, explique-t-il. En tant que professeur dans une école primaire, je faisais partie des fonctionnaires de l'ancien régime, de ceux que l'on expédiait dans des camps de rééducation pour leur extirper la "mentalité capitaliste". Pour ne pas être arrêté, je me suis trouvé un emploi de projectionniste dans une petite salle de cinéma. »

Peine perdue. Bouaseng et sa famille doivent bientôt prendre la fuite vers la Thaïlande, en ordre dispersé, pour se retrouver miraculeusement réunis dans un camp de réfugiés.

Certains proches de son épouse Chanhda ont moins de chance, trouvant la mort en tentant une traversée désespérée du Mékong. Mais on préfère ne pas s'éterniser sur le sujet. « Nous voulions aller en France ou au Canada, à cause du français, explique le restaurateur. À notre arrivée ici, nous avons été accueillis par des gens de la Rive-Sud. Nous ne l'oublions jamais. »

Sans le savoir, la famille fait partie de la première grande vague de réfugiés en provenance du sud-est asiatique. « La vie est plus douce à Québec. La concurrence est moins féroce qu'à Montréal, enchaine Chanhda. Et puis les goûts des Québécois changent. Ils essaient de plus en plus de choses, ils deviennent de plus en plus audacieux. »

Signe des temps, on remarque désormais un petit rayon africain dans l'épicerie. « Mon comptable est Rwandais, il fait beaucoup de lobby pour la cuisine africaine », lance M. Bouaseng en éclatant de rire.

Jean-Simon Gagné

Xayaseng Bouaseng et sa famille ont fait partie de la première grande vague de réfugiés en provenance du sud-est asiatique. « Nous voulions aller en France ou au Canada, à cause du français », explique le restaurateur.

Arrondissement 5

16h

CLSC Orléans,
chemin Royal, coin François-de-Laval

Il n'y a plus une seule place disponible dans le stationnement du CLSC Orléans en cette fin d'après-midi. À l'intérieur, les deux préposées à l'accueil, Johanne Létourneau et Sylvie Tremblay, n'ont pas le temps de se tourner les pouces. Le téléphone ne déroule pas, les bénéficiaires font la file, une dizaine de personnes sont assises dans la salle d'attente.

« C'est la période de vaccination contre la grippe, explique M^{me} Létourneau. Cette année, des cas ont été rapportés plus tôt que d'habitude. Environ 70 personnes passent ici chaque jour pour recevoir le vaccin. »

Le développement des soins à domicile pour les personnes âgées est l'une des spécialités du CLSC Orléans. Depuis quatre mois, l'établissement est devenu une sorte de « CLSC du futur », dans le cadre d'un projet pilote de Santé Canada. Les infirmières n'ont plus à revenir au CLSC pour remplir leurs dossiers ou recueillir de l'information sur les patients, tout se fait maintenant sur la route, dans l'automobile ou ailleurs, à partir d'un ordinateur portable.

Le CLSC Orléans veille sur la santé et le bien-être d'une population d'environ 106 000 personnes. Selon une étude de la Régie régionale, l'incidence du cancer y est inférieure à la moyenne québécoise. Par contre, on retrouve davantage de maladies de l'appareil circulatoire et respiratoire. L'espérance de vie à la naissance y est également plus basse que la moyenne provinciale. Normand Provencher

Arrondissement 6

16h13

Bretelle des Capucins,
coin 1^{re} Rue et 8^e Avenue

L'ouvrier Gilles Plante attend son lift, sa boîte à lunch sous le bras. Une autre travailleuse du secteur le ramènera à Château-Richer avec elle, « dans le temps de le dire », en empruntant l'autoroute Dufferin-Montmorency.

Une résidente amoureuse folle de Limoilou — elle y était venue temporairement pour cuver une séparation, il y a 20 ans! — affirme que ce quartier est le nombril de la région de Québec, pour ce qui est de la circulation automobile. La bretelle des Capucins est une porte directe sur le monde entier! s'enflamme Suzanne Légaré. Par l'autoroute Dufferin-Montmorency, on atteint l'île d'Orléans, Charlevoix, la Côte-Nord, ou, en bifurquant sur la 40, l'aéroport Jean-Lesage, les deux ponts du fleuve, puis le reste du continent.

« Elle a raison pour le nombril de Québec! » lance Gilles Plante, en sautant dans la voiture presque en marche de sa concitoyenne.

La sortie des Capucins mène notamment à la célèbre 3^e Avenue, au cœur de l'un des arrondissements les plus urbains de Québec... Où, pourtant, il se trouve à peine quelques parcmètres, autour de l'hôpital Saint-François d'Assise. « Quand je vous dis qu'on n'est pas comme ailleurs! » crâne gentiment Suzanne Légaré.
Alain Bouchard

Arrondissement 1

16h30

Bibliothèque Gabrielle-Roy

Dans le vaste secteur réservé aux enfants, au rez-de-chaussée, quelques jeunes lecteurs bouquinent. Plusieurs écoles ont congé aujourd'hui. La ruche bourdonne un peu moins fort qu'à l'habitude. Car la bibliothèque Gabrielle-Roy, c'est un peu une maison de rechange pour des dizaines de gamins du quartier Saint-Roch et d'ailleurs. « Quelques enfants viennent faire leurs devoirs ici. C'est plus tranquille qu'un tout petit logement. Et puis, la documentation se trouve juste à portée de la main. Mais c'est surtout durant les fins de semaine et durant les vacances que l'affluence est à son comble. On se sent parfois comme une deuxième maman », confirme la responsable, Martine Lacasse.

Parfois, la culture réussit à changer les choses. Plus rarement encore, elle réussit à changer la vie. À ce chapitre, la bibliothèque Gabrielle-Roy en constitue un exemple spectaculaire. Avec ses 850 000 visiteurs chaque année, el-

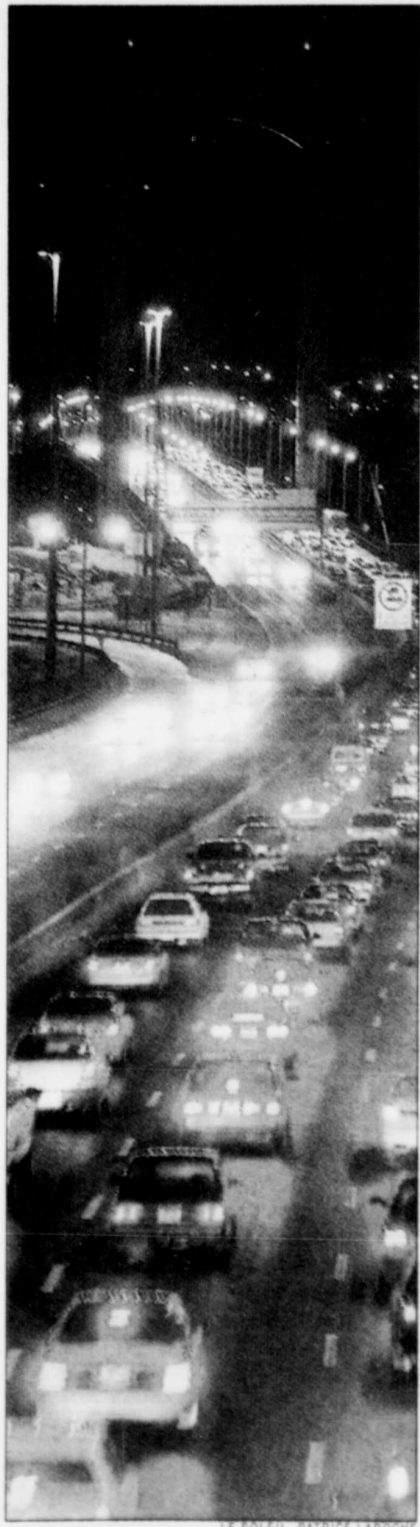
le s'impose désormais comme l'institution culturelle la plus fréquentée à Québec. Plus que les grands musées. Plus que les grandes salles de spectacles.

On l'oublie, aujourd'hui, mais la véritable renaissance du quartier Saint-Roch a commencé ici, en 1983. « À l'époque, explique M^{me} Lacasse, beaucoup ne pouvaient concevoir qu'on installe la bibliothèque dans le coin le plus défavorisé de la ville. On la voyait plutôt dans la haute ville, dans les quartiers Montcalm ou Saint-Sacrement. »

Vingt ans plus tard, la bibliothèque est devenue un modèle, dont on s'inspire même à l'étranger. Mais la plus grande victoire, c'est sans doute de constater que les jeunes lecteurs y sont aujourd'hui plus nombreux que les adultes. « Notre rêve, ce serait qu'un nouveau Michel Tremblay émerge parmi les enfants qui viennent ici », blague M^{me} Lacasse. Jean-Simon Gagné

Arrondissement 3

17h

Chemin Saint-Louis,
à la sortie des ponts

LE SOLEIL, PATRICE LANGRIS

C'est beau, toutes ces lumières rouges et blanches sur les ponts, quand on n'est pas coincé dans une auto à attendre son tour. La pointe dure une heure et demie à peu près, le temps que 20 000 véhicules (trois à la seconde, disons) traversent dans un sens ou dans l'autre, ce qui leur prend de 5 à 10 minutes un jeudi soir.

Si on prend la première sortie en arrivant à Québec, direction chemin Saint-Louis, et qu'on tourne à droite en haut de la côte, on trouve le garage d'Aleide Houle. Celui qui vous accueille à la pompe, Lucien Bédard, ressemble à un de ces saint Jean-Baptiste qu'on choisissait pour les parades, une cinquantaine d'années en plus.

Aleide Houle a le doigt sur une des artères vitales de Québec. Les gens qui viennent de la Rive-Sud pour travailler dans les hôpitaux de Sainte-Foy s'arrêtent chez lui, pas juste pour « gazer », pour jaser aussi. Il parle de ses problèmes d'épaule avec une cliente, elle lui parle du chef des orthopédistes, avec qui elle travaille à l'hôpital. Ça tombe bien pour M. Houle, non seulement c'est un client, en plus c'est un voisin.

Et puis, il y a les touristes. « L'été, c'est les Américains, au mois d'août, c'est les Ontariens, et l'automne, c'est le fun, les Français arrivent. Les cartes de la ville de Québec, je les achète à la caisse. J'en vends au moins 500 par année. Les gens veulent trouver un hôpital, le Château Frontenac, Loto-Québec. »

Et juste comme il raconte ça, une jeune fille ouvre la porte: « Le restaurant La Fenouillère, c'est où? » Heureusement pour elle, c'est juste en face.
Pierre Asselin

C'est beau, toutes ces lumières rouges et blanches sur les ponts... quand on n'est pas coincé dans une auto à attendre son tour.

Arrondissement 2
17h

La Ruche Vanier

La coordonnatrice de la Ruche Vanier, Nicole Demers, termine sa journée de boulot. Elle reçoit LE SOLEIL avec plaisir, mais avoue d'emblée avoir la tête ailleurs. « Je m'excuse, mais ce soir, je joue dans une pièce de théâtre qui sera présentée au centre d'art La Chapelle et je suis un peu nerveuse », explique-t-elle.

Résidente de Vanier depuis 30 ans, M^{me} Demers se considère comme « une vraie Vanieroise ». « Mais pour les gens d'ici, si tu n'es pas née à Vanier, tu n'es pas une vraie Vanieroise ! », rigole-t-elle.

« Ici, il y a les gens d'en haut, qui demeurent en haut du chemin de fer, dans la partie neuve de Vanier, et les gens d'en bas, qui habitent "le vieux Vanier", continue-t-elle. Pour les gens d'en bas, les gens d'en haut ne sont pas des vrais Vanierois... »

Deux jours avant notre passage aux bureaux de Nicole Demers, la Ruche Vanier avait organisé un forum portant sur l'avenir de Vanier. Entre autres sujets abordés : la qualité de vie. « C'était un succès, se réjouit M^{me} Demers. À Vanier, les gens sont faciles à mobiliser. Tout le monde se connaît et tout le monde a envie de s'impliquer. C'est une vraie mentalité de campagne. »



LE SOLEIL STEVE DESCHÊNES
Parmi ses nombreux services, la Ruche Vanier offre une aide alimentaire aux démunis.

La Ruche Vanier est d'ailleurs née de cette « mentalité de campagne ». À ses débuts, en 1978, l'organisme était géré par une sœur du Bon-Pasteur et offrait des ateliers pour favoriser la réinsertion sur le marché du travail des jeunes décrocheurs. Depuis, l'organisme a élargi ses activités en devenant un regroupement de citoyens qui travaillent à l'amélioration de la qualité de vie de la communauté vanieroise.

« On est partout », résume M^{me} Demers. Les garderies, la Maison des jeunes et le centre d'alphabétisation Alphabeille sont autant de projets qui ont pu voir le jour grâce à la Ruche Vanier, qui a aussi un volet de services d'aide aux démunis. « Outre le service d'aide alimentaire, on a des bénévoles qui font les rapports d'impôt pour les gens à faible revenu. On a aussi un comité d'aide au logement et un comité d'accueil aux immigrants », précise M^{me} Demers. Elisabeth Fleury

Arrondissement 4
17h30

Quartier du bois des Roches

Près de la montagne du même nom, à Charlesbourg

Les papas et les mamans rentrent à la maison. Dans les rues nouvellement ouvertes, les grues et les camions côtoient les voitures familiales. À travers les fenêtres, on voit les enfants enfiler leurs habits de neige pour aller jouer avant le souper.

Dans cet embryon de quartier, ouvert il y a à peine deux ans entre Bourg-Royal et Jean-Talon, les grandes maisons à deux étages au style victorien se succèdent, tantôt pastel, tantôt de couleurs vives. Les rues — qui débouchent encore sur la forêt le plus souvent ! — ont des noms qu'on retrouve chez le bijoutier : de l'Opale, des Lazurites, du Corindon. Les aménagements paysagers restent à faire, mais au moins, les arbres ont été préservés.

« C'est un méchant beau quartier, dit Julie Bédard, une jeune éducatrice spécialisée, rencontrée près des boîtes aux lettres collectives. On reste tout près de la pépinière et on n'est pas trop loin des services. » Michael Couture, un technicien en informatique, et son épouse ont arpenté les rues de Montchâtel, L'Ancienne-Lorette et Saint-Émile avant de fixer leur choix. « Finalement, on a trouvé qu'ici, c'était un bon coin pour la future famille ! », dit Michael Couture.

Charlesbourg n'a pas échappé au boom de construction ressenti un peu partout dans la région de Québec : entre janvier et la fin octobre, il y a eu 283 mises en chantier dans l'arrondissement 4, dont 240 maisons unifamiliales, une augmentation de 68 % par rapport à 2001. À la grandeur de la nouvelle ville, la hausse a été de 62 %. Isabelle Mathieu

Arrondissement 8
18h30



LE SOLEIL JOCELYN BERNIER
Québec, aéroport international? Ce n'est encore qu'un rêve régional.

Aéroport Jean-Lesage

Entre dans l'aéroport Jean-Lesage et je vais m'asseoir devant les grandes fenêtres d'où l'on voit partir les avions pour un ailleurs meilleur ou pire, c'est selon. Et j'écoute les gens parler dans toutes les langues de la Terre... Problème : les avions atterrissent et partent aux heures, comme des autobus. Quant aux langues de la Terre, il faut se contenter de l'anglais et du français, sauf rares exceptions. Il n'y a pas foule, mis à part le bar « Le club », le seul endroit un peu animé de l'endroit.

Québec devra attendre un bon bout de temps avant de pouvoir se comparer à Amsterdam, l'aéroport le plus achalandé d'Europe. Ou à Chicago ou New York. Québec, aéroport international? Ce n'est encore qu'un rêve régional.

Les chiffres sont cruels : 664 500 passagers annuellement, en moyenne, alors que 3,6 millions de touristes visitent Québec chaque année. Il y a là comme un problème.

La directrice générale d'Aéroport de Québec, Lucie Francœur, en convient facilement. Elle pense qu'un aéroport qui dessert tout l'Est du Québec peut doubler cet achalandage. Son objectif à court terme : un

million de passagers. Le double, ou presque.

Première étape : le pré-dédouanement. Il s'agit de permettre à des douaniers américains d'être sur place et de vous rendre blanc comme neige avant même d'embarquer à destination de l'Éden du Sud. C'est, selon les calculs de M^{me} Francœur, un projet réalisable à moyen terme. Autre urgence, le transport régional. Autre urgence, les vols vers l'Europe à partir de Québec.

Gros travail. Grosse fatigue. Il y a quelqu'un à l'aéroport qui prend les choses avec moins de stress. Il s'appelle Claude Lessard. Il est barman depuis 42 ans, dont 25 ans au bar de l'aéroport. Il dit : « De mon poste d'observation, je peux vous dire qu'il y a une reprise dans l'achalandage. Cet été, j'ai eu l'impression que nous avions doublé la clientèle. »

La publicité récente d'Aéroport de Québec annonce, dans son site Internet, 300 départs par semaine vers des destinations d'affaires, dont Boston, Détroit et Newark. Plus 10 départs par semaine vers le Sud. Et un départ hebdomadaire pour Paris. L'espoir fait vivre. Et voyager. Louis-Guy Lemieux

Arrondissement 3
19h30

Place Laurier

Il n'y a pas beaucoup de monde pour un jeudi soir, mais ça roule quand même dans le hall central de Place Laurier. L'escalier roulant nous dépose à deux pas du kiosque d'information et d'Anik Isabelle, cheveux blonds, sourire et pommettes, celle qui prend le pouls de la fourmière.

« Radio-Shack ? Descendez, revenez en-dessous et prenez le premier couloir. » Elle n'a que 22 ans, Anik, mais elle en a travaillé cinq dans une boutique, assez longtemps pour en être la gérante, et l'année dernière, elle s'est retrouvée au cœur de la circulation. Elle répond à mes questions, aux gens qui cherchent le magasin de lingerie, la halte-garderie, à ses trois téléphones, et elle pitonne sur son ordinateur, toujours avec le sourire...

« Il y en a qui me parlent comme si j'étais leur amie, d'autres qui ne me regardent même pas, comme si j'étais rien. »

Ce n'est pas toujours facile, la vie dans une boutique, dit-elle, surtout à Noël. « Les gens font du 9 à 9, c'est long, les magasins sont ouverts le dimanche et il faut rentrer le 26. C'est très difficile. »

Ils sont des milliers à vivre pratiquement entre les boulevards Laurier et Hochelaga. Place Laurier, Place de la Cité, Place Sainte-Foy, à peu près 8500 personnes travaillent dans un de ces trois centres commerciaux voisins. Rien qu'à Place Laurier, il se dépense, tenez-vous bien, 360 millions \$ par an. Ajoutez les deux autres et on dépense probablement les 500 millions \$. Il y passe un peu plus de 30000 personnes un jeudi soir, mais les jeudis, paraît-il, ce n'est plus ce que c'était. Pierre Asselin



LE SOLEIL STEVE DESCHÊNES
Quelque 360 millions \$ sont dépensés chaque année à Place Laurier.

Arrondissement 5

La Commode, rue d'Estimauville

C'est soir de magasinage à La Commode, le plus grand magasin sans but lucratif au Québec. Ouvert il y a deux ans, ce fleuron de l'économie sociale a attiré l'an dernier 12 000 clients et jongle avec un chiffre d'affaires annuel de plus d'un million de dollars.

Sylvie Levasseur et Louiselle Tellier sont deux employées de la première heure. Souriantes, affables, disponibles, les deux jeunes femmes adorent travailler dans cette friperie qu'elles ont baptisée « Les Ailes de la Commode », par analogie avec le magasin chic et guindé de Place Sainte-Foy...

Pas de clinquant ni de chichi dans ce commerce spécialisé dans la vente de vêtements et d'objets recyclés, destinés aux gens à faible revenu. Les étudiants sont également nombreux à venir y faire un tour. On retrouve sur le plancher des vêtements, mais aussi des chaussures, des articles de sport, des jouets, des appareils électroniques. Les allées sont larges, le magasin est bien éclairé, la marchandise disposée avec soin sur les étagères et les supports. Rien à voir avec les traditionnels vestiaires de sous-sol d'église.

Une friperie comme La Commode fait partie du réseau des entreprises d'économie sociale. On en compte plus de 500 dans la région de Québec : des coopératives de travail, de consommation et de solidarité, des organismes à but non lucratif, des centres de loisir... Discrètes et peu connues, ces PME caritatives fonctionnent avec des moyens réduits et jouent un rôle primordial auprès des gens démunis. Normand Provencher

Sylvie Levasseur et Louiselle Tellier adorent travailler dans la friperie qu'elles ont baptisée « Les Ailes de la Commode », par analogie au chic magasin de Place Sainte-Foy. Ouverte il y a deux ans, La Commode est le plus grand magasin sans but lucratif au Québec.



Arrondissement 7

20h30

Cercle de fermières de Saint-Émile

Diane Cloutier et quelques dames s'échinent sur les métiers à tisser. Le Cercle de fermières occupe un local du centre communautaire de Saint-Émile, comme la maison des jeunes, un club de judo, un centre de la petite enfance...

Étonnamment, les femmes sont jeunes: avec une moyenne d'âge de 45 ans — et «ça diminue tout le temps» —, il est l'un des cercles les plus jeunes sur les quelque 750 que compte la province avec ses 38000 membres.

Il y a aussi que, pour les plus vieilles, «après 27 ans de catalogues et de couvertures, elles n'en ont plus vraiment besoin...» Mais elles viennent quand même participer aux ateliers sur le triot, la couture, le bricolage...

À un mois des Fêtes, quelques-unes confectionnaient des maisons de carton recyclé pour leur village de Noël. On se débrouille pour tout récupérer. Par conviction, mais aussi par obligation: «Peu importe les moyens (financiers), il faut que tout le monde puisse participer. On essaie de faire travailler notre imagination.»

M^{me} Cloutier, une collectionneuse compulsive mais passionnée de revues et de cahiers, fournit patrons et explications à ces gardiennes de la tradition. Car le cercle se veut un lieu de transmission du patrimoine culturel et artisanal. Mais c'est aussi — et surtout — un lieu de socialisation, en particulier pour les nouvelles résidentes. «Avant, elle ne connaissait pas personne, là, elle en connaît 60», dit Diane Cloutier en pointant Solange à sa droite. Certains soirs, «on a tellement de plaisir qu'on ferme la porte pour ne pas déranger». **Éric Moreault**



Dans le centre communautaire de Saint-Émile, Diane Cloutier et quelques dames s'échinent sur les métiers à tisser du Cercle de fermières. Avec une moyenne d'âge de 45 ans, il est l'un des cercles les plus jeunes sur les quelque 750 que compte la province avec ses 38000 membres.

Arrondissement 4

21h

Complexe sportif Arpidrome

Les Élans de Charlesbourg viennent d'annuler 2 à 2 avec les Béliers de Loretteville. Un sixième match sans victoire pour l'équipe locale d'atome A. Mais il en faudrait plus que ça pour briser la bonne humeur des garçons de 9 et 10 ans qui rentrent au vestiaire.

Cette année, 500 joueurs de hockey mineur se croiseront à l'aréna construit en 1972... qui commence d'ailleurs à accuser son âge (le toit coule parfois!). On est loin de l'époque où 1500 hockeyeurs convergeaient vers l'Arpidrome («ar» pour aréna, «pi» pour piscine), mais pourtant, l'aréna semble être devenu trop petit. «On se fait voler des pratiques!», rouspètent les petits Élans. Leur coach, Raynald Gagnon, explique que, par manque de disponibilité de la glace, son équipe n'a droit qu'à un exercice aux trois semaines.

Le bateau bleu de la Ville de Québec a beau être imprimé depuis plusieurs mois dans la glace de l'Arpidrome, le hockey ne coûte pas la même chose selon qu'on est au nord ou au sud de la 41^e Rue. «À Québec, la location de la glace coûte 9\$ de l'heure alors que je dois payer 24\$ de l'heure», explique Nicole Villeneuve, présidente de l'Association de hockey mineur de Charlesbourg. Les frais d'inscription sont aussi différents: 185\$ à Québec contre 235\$ à Charlesbourg.

Mais dans l'arrondissement 4, les hockeyeurs ont droit à une exclusivité: de la musique durant les arrêts de jeu. «Ça fait relaxer les joueurs, raconte l'arbitre Pierre-André Villeneuve. Et on n'entend plus les parents crier des insultes!» **Isabelle Mathieu**



Ce n'est pas un match nul qui va affecter le moral des joueurs des Élans de Charlesbourg. Malgré la fusion, la location de la patinoire coûte encore plus cher dans l'ancienne ville de Charlesbourg qu'à Québec.

Arrondissement 1

21h40

Place D'Youville

À cœur du Québec des cartes postales, deux mondes parallèles se côtoient. Installé sous la porte Saint-Jean, à un jet de pierre de la patinoire du «Carré» et du Capitole décoré comme un gros sucre d'orge, Richard (nom fictif) demande discrètement de l'argent au passant. L'œil aux aguets, il se prépare à fuir à la vue d'un policier. À Québec, il en coûte très exactement 138\$ à quiconque est surpris en train de mendier sur la voie publique. L'article 25 du règlement 192 le stipule. «Je suis sorti de prison mercredi. On m'avait mis en d'ans parce que j'avais pour 1000\$ de contraventions impayées. Comment voulez-vous que je les paye? Je quête justement parce que je n'ai pas d'argent. Mon record, c'est 75\$ récoltés en un avant-midi. Mais la plupart du temps, je fais beaucoup moins...»

Richard parle de se dénicher un petit appartement, de se trouver un travail, de se reprendre en main. En attendant, il habite à la Maison Dauphine, le refuge des jeunes de la rue, situé juste à côté. Il dit tout cela en lançant de regards inquiets autour de lui. Toujours inquiet de voir arriver la police.



Aux abords du Capitole, deux univers se côtoient.

À 50 mètres de là, les haut-parleurs qui rythment les élan des patineurs font entendre une chanson *boy-scout* de Gérard Lenormand, comme pour le narguer. «Voici les clés de ton bonheur, il n'attend plus que toi. Ha-ha.» Sur la patinoire, deux jeunes mariés américains apprennent à patiner. Malgré le froid, la glace et la neige, ils s'imaginent qu'ils sont à Paris. «Tonight, we feel like Paris», s'écrite le marié, avant d'effectuer une spectaculaire chute en arrière.

Une voiture de police s'approche. Richard défile à toutes jambes. **Jean-Simon Gagné**

22h

Centrale de police du parc Victoria

LE SOLEIL doit rencontrer deux patrouilleurs du secteur Neufchâtel pour qu'ils nous racontent leur soirée.

Nous aurions bien aimé les suivre, mais on nous a expliqué que c'était «impossible». Parce que les patrouilleurs n'aiment pas les journalistes, d'une part. Parce que le fait de les suivre peut nuire à leur travail, d'autre part. «Et puis, s'il arrivait quelque chose, vous pourriez être pris à témoin», nous avait aussi expliqué l'agent Denis Carbonneau, porte-parole de la police de Québec. Oui, et alors?

Pour faire une histoire courte, le commandant de la section Neufchâtel avait fini par nous accorder le droit de venir rencontrer les patrouilleurs au poste de police, vers 22 h.

À notre arrivée, le préposé à l'accueil nous annonce que l'entrevue se fera avec le capitaine Daniel Lemire. «Euh, il y a erreur, c'est avec des patrouilleurs que nous avons rendez-vous», insistons-nous. Et le capitaine Lemire de confirmer ce que nous refusions de croire: «Vous savez, les patrouilleurs n'aiment pas tellement

les journalistes...» C'est donc le capitaine Lemire qui nous a brossé un portrait général du travail des patrouilleurs dans le secteur de Neufchâtel. Vitesse excessive dans les zones scolaires, désordre dans les parcs publics, vols dans les résidences et les commerces, vols de voiture, fraude: voilà l'essentiel des délits qui nécessitent l'intervention des policiers dans cette petite banlieue tranquille.

«Depuis quelques mois, il y a une problématique propre au quartier Neufchâtel qui perdure à cause du conflit chez Vidéotron, note par ailleurs le capitaine Lemire. Les patrouilleurs sont appelés à intervenir plus souvent parce que la centrale de Vidéotron n'est pas loin et que des câbles importants y sont raccordés.»

Autre problème, tout à fait conjoncturel lui aussi: la circulation sur le boulevard de l'Ormière. «À cause des travaux sur le boulevard Saint-Jacques, il faut faire la circulation aux heures de pointe», précise le capitaine Lemire. **Elisabeth Fleury**

Arrondissement 7

22h30

Rue du Parc-Boivin

Le col bleu Mario Gagnon tasse la neige sur le côté de la rue du Parc-Boivin. Pendant ce temps, ses trois collègues de l'arrondissement 7 déblaient le stationnement... du garage municipal! Deux jours après une bordée, ils finissent d'enlever les précipitations dans les endroits non prioritaires.

Transportée par camions jusqu'au dépotoir du boulevard de la Colline, la neige est ensuite soufflée en «montagnes» d'une vingtaine de mètres de haut: l'espace est précieux.

Ce dépotoir, «le premier conforme aux normes du ministère de l'Environnement», est maintenant entièrement informatisé: on connaît très exactement le volume qui entre sur place et qui fond au printemps.

Des fossés conduisent l'eau jusqu'à un bassin de décantation qui recueille le sel. Le fameux sel: il coûte une fortune, 35\$ la tonne, et cause des dommages à l'environnement. Pour l'économiser, le surintendant Régis Cormier a élaboré une charte d'épandage, contrôlé électroniquement sur les camions, en fonction de la température. On économise jusqu'à 20% des coûts avec une application «intelligente». Et «la plus belle chose dans cette fusion, c'est qu'on se passe de la machinerie (on économise 75000\$ par année) et qu'il y a une meilleure utilisation du personnel.»

Les «gars» de soir complètent l'ouvrage de la journée, ce qui libère leurs collègues pour, par exemple, réparer l'un des quelque 225 bris d'aqueduc annuels sur le territoire nord des Travaux publics.

Quand les conventions collectives seront harmonisées, le territoire aura aussi son équipe de chauffeurs-gardiens, qui veillent, de minuit à 8 h, sur les infrastructures. La ville et ses résidents peuvent dormir en paix. **Éric Moreault**

Arrondissement 6

23h

Hippodrome

Idola Doucet, 77 ans, mise sur Elm Grove Mel et Aime Dream, dans la 10^e et dernière course qui a lieu dehors. Des tas d'autres ont lieu à l'intérieur. En provenance de Montréal, de Floride, même de la Suède et de l'Australie, dépendamment de l'heure. Les maniaques peuvent gager de midi à minuit sur 60 écrans géants et 150 téléviseurs répartis à travers le casino du cheval. Ces derniers ambulent, trottent ou galopent.

La combinaison d'Idola ne marche pas. Il aura parié environ 75\$ durant cette soirée du vin nouveau. Et perdu sept, huit piastres... dit-il. Pendant ce temps, le petit Buckland ruminait dans une écurie située de l'autre côté de la piste. Et Idola ruminait un peu lui aussi, pour tout dire. «Mon cheval aura été 18 jours sans courir, lors de son prochain départ. On attend parfois longtemps.»

La semaine d'avant, il avait pourtant gagné sa course. Et une célèbre. La 450^e de Gabriel Boily. «J'ai acheté Buckland par téléphone, 3000\$ à 18 mois, pas dompté. Il en a gagné 42000\$ depuis 1999. Mais ce qui compte, c'est que je commence toutes mes journées en venant l'entraîner. Il est ma retraite.»

Buckland est dévoué mais trop petit, déplore cet ancien entrepreneur de Saint-Félicien. «Il pèse seulement 700 livres, dit-il. Tandis que les plus gros pèsent 1100.»

Les derniers chevaux quittent l'écurie de préparation, vers 23 h 15. Mais sur le plancher du dessus, d'autres gageurs vont se poursuivre jusqu'à trois heures du matin. Et de bien plus cruelles. Des joueurs s'agglutinent devant 100 écrans de vidéopoker, tandis que d'autres attendent leur tour au bar ou ailleurs.

Alain Bouchard



23h50



Dans les coulisses du Drague, c'est l'effervescence. « Ça ne me dérange pas si les gens me considèrent comme un animal de cirque, dira Réglisse (à droite sur la photo), le maître de cérémonie de la soirée. Si cela me permet de les faire rire, je n'ai rien contre. À part les prostitués, je ne vois pas de profession plus nécessaire que celle d'humoriste. »

Bar le Drague, quartier Saint-Jean-Baptiste

«I's showtime!» Devant un parterre de spectateurs enthousiastes, le spectacle de travestis — pardon, on dit personnificateur féminin ou transformiste — bat son plein. Beaucoup de paillettes, pas mal d'autodérision, un peu de grivoiserie et juste ce qu'il faut d'aplomb pour épingler un quidam un peu épais. La recette est éprouvée. Les créatures

de la nuit savent y faire. Le public en redemande. L'ambiance, un tantinet décadente, comme il se doit, oscille entre le gala des Oscars et les derniers jours de Pompéi. Voici un clone de Céline Dion, plus réussie et quasiment plus mince que l'originale. Quelques minutes plus tard, Liza Minelli enlève sa perruque au beau milieu de *New York, New*

York. « Essayez de danser avec des talons hauts, vous m'en donnerez des nouvelles », blague le chanteur en direction de la foule. Le maître de cérémonie, Réglisse, reçoit les visiteurs dans sa loge, un joyeux capharnaüm sur lequel il règne sans partage. L'œil coquin, la moue boudeuse, il parle comme d'autres tiennent à la mitraillette. Dans une autre

vie, Réglisse avait étudié pour devenir technicien en loisir. Aujourd'hui, il arrive tout juste de huit mois passés dans le spectacle des Folies de Paris à Lille, dans le nord de la France. La plupart du temps, il donne des spectacles, dans les bars ou les parties de bureau. Baveux, mais pas prétentieux. « Le Québec a un peu perdu le contact avec une tradition de travestis qui

existait dans les années 50, à l'époque des cabarets, explique-t-il. Mais ce n'est jamais vraiment disparu... Moi, ça ne me dérange pas si les gens me considèrent comme un animal de cirque. Si cela me permet de les faire rire, je n'ai rien contre. À part les prostitués, je ne vois pas de profession plus nécessaire que celle d'humoriste. »

Jean-Simon Gagné

Arrondissement 3

00h

Centrale de police de l'ouest

Ça fait une heure que son quart de nuit est commencé, le sergent Jean Roy est encore au poste et ça l'embête.

« On fait cette job-là parce qu'on aime l'action, autrement on appliquerait pour une job de bureau. Moi, j'me débarrasse de tout ça (il montre une pile de papiers) pour sortir au plus vite. »

La fusion, lui, ça ne l'impressionne pas beaucoup. « Nous, dans l'ouest, on n'a plus d'officier de soir et de nuit. Le plus haut gradé, c'est moi, le sergent, et il faut se taper tout le travail administratif, les maladies, les vacances, les véhicules, le matériel. J'espère qu'avec la nouvelle convention, ça va se régler. »

« Le travail de jour et de nuit, c'est très différent. Le jour, c'est surtout les accidents, la nuit, c'est les bars, les bagarres, les chicanes de famille quand la date du chèque approche. Ça brasse plus. »

Ça fait 29 ans qu'il fait ce métier. L'horaire est difficile (sept nuits, six jours, quatre soirs et ça recommence), mais le travail intéressant. « Il faut aimer être un leader, être avec des jeunes. Ma gang, je la suis partout. »

Sa gang, c'est une équipe de jeunes policiers et sur la vingtaine de policiers en service ce soir-là pour couvrir les arrondissements 3 et 8, de Sillery jusqu'à Saint-Augustin et Val-Bélair, il y a six filles.

Leur shift commence tranquillement aujourd'hui. Au comptoir, trois jeunes filles remplissent des déclarations pour des vols de sacoche, on a arrêté la suspecte, il se pourrait qu'elle fasse partie d'un réseau. Mais pour l'action, il faudra attendre encore un peu. Pierre Asselin



L'horaire du sergent Jean Roy, qui travaille à la centrale de police de l'ouest, n'est pas facile, mais le travail intéressant. « Il faut aimer être un leader, être avec des jeunes. Ma gang, je la suis partout. »

2h



Gérald Bernier est « dans » le taxi depuis 1971.

En taxi à Charlesbourg

« Vous allez voir, le jeudi soir, c'est un bon soir ! » Notre guide et chauffeur Gérald Bernier, de Taxi Coop Charlesbourg, a bon espoir de trouver du *night life* dans la tranquille banlieue de Ralph Mercier.

Croyons-le, il est « dans » le taxi depuis 1971. Et après tout, l'arrondissement 4 compte 17 bars, signale M. Bernier, toujours bien informé.

Premier arrêt, le bar Dooly's sur la 1^{re} Avenue. À cette heure, la plupart des clients ont quitté l'endroit pour aller danser ailleurs. La *barmaid* Josée Moisan sert son monde pendant qu'à côté, deux gars jouent au billard.

On repart. Prochain arrêt, un incontournable depuis 30 ans à Charlesbourg, le restaurant-bar La Bourgeoise de la 58^e Rue Est. Les fêtards ne sont pas là non plus. Un chansonnier termine son *set* pendant que des habitués sirotent leur bière. « Notre spécialité, c'est la côte de bœuf et la fondue chinoise », précise la gentille serveuse Linda.

Troisième halte, le Pub Corn sur Henri-Bourassa. « Quand ça brasse à Charlesbourg, c'est ici », glisse notre chauffeur. À 2 h 10, la piste de danse

est pleine, des dizaines de gars et de filles se trémoussent sur *Billie Jean* de Michael Jackson.

Les oreilles encore bourdonnantes, on continue la tournée. Le Burger King est fermé, le Ashton presque désert. Même le bar Le Clac, dans le marché aux puces Jean-Talon, semble avoir été oublié par ses fidèles.

Au bar du Zoo, dans le secteur Orsainville, un collant « sac à dos interdit » donne une idée de l'âge de la clientèle. Sur le chemin du retour, Gérald Bernier parle de son métier, des blagues qu'il garde en réserve pour calmer les clients et des effets appréhendés de la fusion. « On va continuer avec les anciens noms de rues, c'est certain ! » Isabelle Mathieu

La « barmaid » Josée Moisan, du Dooly's



LE SOLEIL, PASCAL RATHE

Arrondissement 4

Arrondissement 1

3h10

Bar le Dagobert, Grande Allée

Après une folle soirée passée à gérer les rythmes et les ambiances, enfermé dans sa cage de verre, le DJ britannique Guy Orneland prend quelques minutes de répit. Assis sur une banquette, après avoir habilement échappé aux groupies, DJ Orneland est aussi allumé qu'un bâton de dynamite. « Je me sens tellement plein d'énergie après un spectacle, tu n'as même pas idée. J'aimerais prolonger ce sentiment éternellement. La scène canadienne est incroyablement rafraîchissante. Moins mesquine, plus généreuse qu'au Royaume-Uni. »

En pleine béatitude, DJ Orneland n'ira pas plus loin. Demain, il officiera à Montréal. Après-demain, à Toronto. Des villes qu'il visite, le DJ ne connaît guère les musées, l'architecture ou les bonnes adresses. Pour lui, la personnalité d'une ville se résume aux centaines de corps et d'esprits qui communient avec ses rythmes, chaque fois de manière différente. Avant de quitter les lieux, Orneland s'informe de l'adresse d'un *after hours*, où il pourrait aller terminer la nuit.

Dehors, les derniers fêtards se dispersent. Une fille baragouine un chant révolutionnaire espagnol passablement incompréhensible. Deux amoureux enlacés n'arrivent pas à se dire au revoir. Une voiture de police passe doucement. La nuit a été calme. Même les étoiles ont l'air fatiguées.

Les derniers irréductibles attendent l'aube dans un petit resto. Demain n'est plus un vain mot. La ville se réveillera bientôt. Sur les Plaines toutes proches, les premiers joggeurs feront bientôt leur apparition...

Jean-Simon Gagné

À votre service!

Julie Michaud
Bibliothécaire

Odette Hardy ●●●●●
Préposée aux
renseignements et plaintes

●●●●● **André Martel**
Agent aux
consultations
publiques

Réal Racine
Chauffeur-opérateur

Henri Brochu ●●●●●
Préposé au centre sportif

D'un arrondissement à l'autre, beau temps mauvais temps, la population de Québec peut compter sur l'appui et la compétence de 4 000 employés qui ne ménagent pas leurs efforts pour vous livrer des services de qualité.

Jour après jour, avec fierté.



www.ville.quebec.qc.ca

Photographies : Robert Greffard

Renée Desormeaux
Commissaire à
l'entreprise

Steve Desroches
Policier

Deny Bergeron
Arboriculteur

●●●●● **Étienne Bernier**
Pompier

Lise Taschereau
Policrière

